

les rencontres poétiques de montpellier

proposées par la librairie Sauramps

Rendez-vous mensuel avec
un auteur & une œuvre

EMMANUEL FOURNIER

Premières Rencontres

1999 ~ 2000

Jacques Serena
Emily Dickinson / Patrick Reumaux
Sabine Macher
Franc Ducros
François Bon
Jean-Paul Michel
Jacques Laurans
Gustave Roud / Hervé Piekarski
Isabelle Pinçon
Esther Tellermann

Quatrièmes Rencontres

2002 ~ 2003

Jean-Patrice Courtois
Stéphane Bouquet
Isabelle Garron
Olivier Apert
James Sacré
Hervé Piekarski
Anne Talvaz
Antoine Emaz
Caroline Dubois
Nicolas Pesquès

Deuxièmes Rencontres

2000 ~ 2001

Hubert Colas
Vannina Maestri
Roger Laporte
Valérie Rouzeau
Bernard Vargaftig
Emmanuel Laugier
Pierre Bergounioux
Nathalie Quintane
Dominique Meens
Christophe Fiat

Troisièmes Rencontres

2001 ~ 2002

Michaël Glück
Yehuda Amichai / Michel Eckhard-Elial
Yves Di Manno
Gérard Haller
Anne-James Chaton
Ariane Dreyfus
Emmanuelle Pireyre
Philippe Beck
Florence Pazzottu
Anne Parian

Sixièmes Rencontres

2004 ~ 2005

Jacques Lèbre
Israël Eliraz
Frank André Jamme
Michèle Métail
Caroline Sagot-Duvauroux
Jean-Louis Giovanonni
Olga Sedakova
Georges Open / Yves di Manno
Ryoko Sekiguchi
Brice Petit

Cinquièmes Rencontres

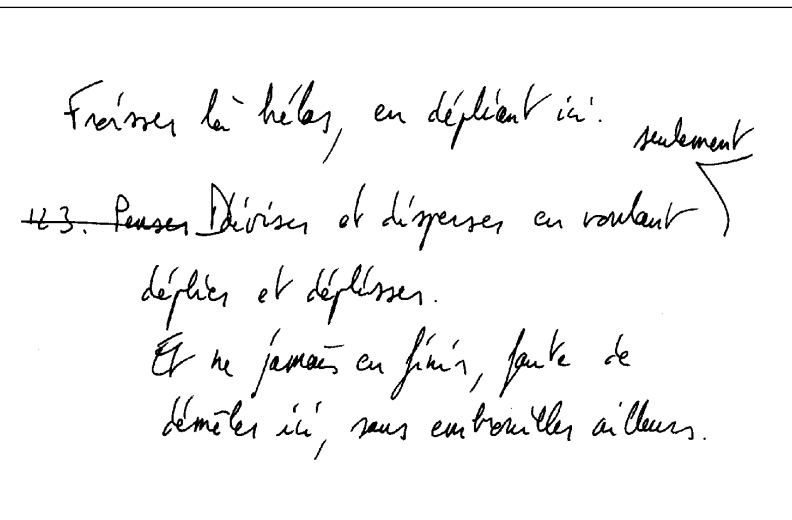
2003 ~ 2004

Hélène Sanguinetti
Patrick Laupin
Anne de Staël
Frédéric Boyer
Christian Doumet
Benoît Casas
Charles Pennequin
Jean-Pierre Lemaire
Fabienne Courtade
Béatrice Leca

Lecture du lundi 22 janvier 2007

Les Rencontres Poétiques sont chaque mois comme une ouverture sur "l'atelier du poète". Rencontre d'un auteur mais d'abord d'un texte – inédit ou extrait d'une œuvre en cours – la lecture sera suivie d'un échange ouvert sur l'espace que son écoute aura dévoilé.

Plus qu'une suite intentionnellement dictée par le parti pris d'une esthétique contre (toutes ?) les autres, il s'agit d'une succession ouverte de rencontres particulières. Nous voudrions y donner à entendre la diversité des voix et montrer le chemin chaque fois singulier qui mène de l'expérience à l'expression dans une langue aventureuse. Prolongement de ces moments, les cahiers en sont la mémoire précieuse, le qui-vive.



Infinis terrae



la boutique d'écriture

Maquette & Fabrication
Clémence Hiver (Sauve) + Imprimerie des Cévennes (Sumène)

Direction régionale
des affaires culturelles
Languedoc-
Roussillon

Culture
communication

septième série ~ cahier numéro

67

Emmanuel Fournier, né en 1959 à Albi, dans le Tarn
Vit à Paris. Travaux en philosophie et en dessin

Sur la lecture, Corduriès, 1989

La même chose, Corduriès, 1993

Croire devoir penser, 1992, Éditions de l'Éclat, 1996
L'Infinitif des pensées, Les Carnets d'Ouessant, Éditions de l'Éclat, 2000

36 Morceaux, 1995, Éric Pesty Éditeur, 2005
Mer à faire, Éric Pesty Éditeur, 2005

L'Espace Domino (Livre I), 1990, Contrat maint, 2006
Méthodes pour échapper à l'analogie (Livre II), Contrat maint, 2006

~

Six comptes rendus d'exposition en dessin, Revue Saxifrage, 1992 à 1995
Les Verbes de la désolation, 2000, Revue Issue, 2003

Manquer d'aimer, 2004, CD Chorale St-Maxime d'Antony, 2005

Huître en pongeant

*C'était l'Être ou l'huître.
Ai-je choisi d'être ?
Faut-il regretter le verbe huître ?*

Huître, durcir et grossir jusqu'à sembler
pouvoir se laisser saisir. Mais davantage se
tourmenter en huissant, davantage se
nuancer, blanchissant à en briller.

S'obstiner à se clore. En pouvant pourtant
s'ouvrir. Seulement demander de se
protéger. Se faisant entailler: ébrécher et
menacer de faire dérapier. Forcer à s'y
reprendre. Se faisant toucher et explorer :
couper. Se faisant griffer : casser. Se laisser
travailler et rudoyer. Se laisser frapper, sans
se laisser pénétrer, se laisser marquer et
blanchir, en s'arrondissant, comme pour
s'auréoler.

S'ouvrir enfin ! Pour donner à boire et à
manger. Après s'être tant élargi et irisé,
après s'être élevé et retourné, s'affaïsser et
se rassembler pour ne plus que mouiller et
engluier, en poissant et verdissant, fluant
et refluant, s'exhibant et odorant, frangeant
de denteler et noircissant de se border.
Parfois – en se faisant désirer –, parler et
perler, en se gorgeant d'iriser, et en don-
nant aussitôt à s'orner.

Paris, mars 1998



Insaisir



Où allons-nous ? Nos actes composent des sortes de polyptyques à verser, en première lecture, au chapitre des rapports d'une œuvre avec sa notation et sa partition. La question qui s'y pose au fond, le point où les multiples volets de nos vies se rejoignent et autour duquel ils s'articulent, est de savoir comment saisir ce que nous cherchons. C'est la question de l'insaisissable et de nos tentatives pour le circonvenir.



Comment saisir une chose ? Eh bien, prenez une photo des quatre faces de cette chose. En faisant le tour de l'objet, vous finirez par le saisir sous tous ses aspects. Oui, mais saisir quoi ? Comment faire quand l'objet n'est pas déterminé, comme c'est le cas quand nous nous demandons ce que nous voulons faire de nos vies ?

La mer peut être prise comme guide et comme modèle de ce travail. Rien de plus insaisissable que la mer, toujours à changer.

1. Pour plume

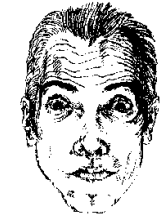


Avez-vous regardé la mer ? Sa surface n'est jamais totalement lisse. Tout est parti de là. Elle ne connaît pas la page vierge. Toujours de petites vagues qui la rident. Toujours de

l'agitation, jamais de distanciation. Tout cela très pur et avec beaucoup d'innocence. « Oh le joli petit dessin que voilà ! », il y a bien de quoi se moquer un peu au début. Où voulons-nous en venir quand nous regardons la mer ? Que cherchons-nous à saisir et comment ? Quand nous notons les choses, elles paraissent s'altérer et se figer, quel que soit le soin que nous ayons pris à choisir la manière de noter. Chaque manière importe ses connotations. Voilà comment nous vivons : nous essayons de saisir d'une certaine façon ce que nous cherchons. Quoi ? nous ne le savons pas. Sinon serait-ce ce qu'on appelle une recherche ? Et comme nous ne savons pas si ce que nous saisissons d'aventure épuise ce que nous cherchions, nous recommandons autrement, d'une autre manière ou avec un autre instrument. Pas tellement avec l'espoir de trouver une meilleure manière de procéder, mais plutôt pour que ce que nous cherchions réussisse à se libérer en échappant à la fois à une tentative et à l'autre. Pour voir les choses, les aider à échapper. Après tout, nous voulions les voir flotter, non les enfermer ni les étouffer.

2. Pour compas

Le monde aperçu à la plume n'est pas le même, dessiné au compas.





La question des rapports d'une œuvre avec sa notation et avec les instruments destinés à la jouer est une question que les musiciens connaissent bien. Une œuvre pour piano n'est plus tout à fait la même chose si on la transcrit pour flûte ou pour violon. Pourquoi les musiciens font-ils cela ? Sans doute parce qu'un instrument n'a pas suffi à assouvir la vision des possibles qui se dessinaient à leurs yeux. Ça ne suffit pas, alors ils recommencent autrement, *avec* mais aussi *pour* un autre instrument. Car l'instrument introduit son propre sens et son propre monde.



Où alors – une hypothèse qui n'est pas à négliger – c'est qu'ils veulent entendre autre chose dans la même chose. Comme si un même dessin, un même morceau de musique, ou une même vie, voulait dire plusieurs choses différentes, et qu'on veuille entendre tous ces possibles en même temps, et jouir d'une écoute par l'autre.

3. Pour crayon



Le plus drôle, c'est que la mer recommence sans cesse. Qu'elle ne s'arrête pas à la vanité apparente de ce qu'elle a fait. Et qu'elle refasse, et autrement. Toujours la même chose, vu d'un œil désinvolte, mais jamais tout à fait, vu d'un œil pointilleux. Comme si justement tout restait toujours à faire.

Remarque : Il n'en faut pas plus pour se mettre à penser. On ne peut pas s'en empêcher. Si nous persévérons dans la méthode des points de vue, si nous nous attachons à saisir les choses d'une façon puis d'une autre, ne finissons-nous pas par saisir quelque chose ? N'est-ce pas le même texte que nous tentons de saisir avec un instrument ou un autre et d'une langue à l'autre, nos vies durant ? S'il y a de la variété, il faut trouver quelque chose dessous, dessus ou dedans, selon qu'on a l'esprit métaphysique, théologique ou simplement mathématique ou musicien. Et nous voilà à chercher quoi, un fondement, une partition qui réunisse les divers, et à la noter, toujours autrement, jamais satisfaits de la notation.



Deuxième remarque : Il n'est pas sûr que tous nos gestes s'ajoutent. Une transcription ne procède pas nécessairement d'un esprit d'adjonction et d'accumulation. C'est aussi un procédé d'effacement. Un trait efface l'autre, et peut-être qu'un instrument efface ce qu'a fait le précédent, et un mot le suivant. Que reste-t-il à la fin ? Reste-t-il quelque chose ? Que nous le voulions ou non, nous allons peut-être toujours vers un certain allègement.

Quessant, août 2005





Penser davantage (extrait)

9. Froisser en pensant, Désespérer de savoir

411. Croire conserver en substituant. Croire dire de même en transposant. Croire préserver en décomposant. Et s'étonner d'avoir obscurci, en croyant éclairer. Bouleverser, en s'imaginant ne faire que décrire. Transformer, en croyant pourtant ne rien toucher. Penser, en croyant pourtant ne rien changer.



412. Expliquer en supposant. Mais ensuite avoir encore à expliquer pourquoi avoir dû supposer. Et pour l'expliquer, à nouveau supposer... Penser dessus penser, toujours en surgeonnant. Penser dessus penser, toujours en s'éloignant.



413. S'occuper à construire en imaginant expliquer et s'apaiser, mais en ne parvenant qu'à se tourmenter davantage.

414. Douter parfois de réussir à transformer en pensant. Sans voir ne modifier que trop. Ne penser qu'en transposant ou en transcrivant. N'interpréter qu'en traduisant. N'expliquer qu'en supposant. S'étonner

"d'agir" en pensant. Et de devoir toujours recommencer. Penser sans cesse de déchirer et de faufiler.



415. Analyser pour éclaircir, mais obscurcir en précisant et en cherchant à continuer de clarifier. Confondre ici, en croyant différencier là-bas. Repousser en croyant avoir éradiqué. Blesser en croyant soigner...

416. Comment expliquer ? Comment éclaircir et différencier ? Froisser là hélas, en dépliant ici. Diviser et disperser, en voulant seulement déplier et déployer. Et ne jamais en finir, faute de démêler ici sans embrouiller ailleurs.

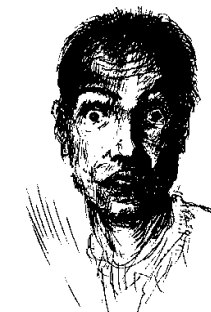


417. Sembler ne pas pouvoir penser sans s'aveugler. Mais devoir penser pour le voir !

10. Faire être en interrogeant, Douter de chercher

36. Vouloir questionner, vouloir seulement poser afin d'évaluer, mais en interrogeant, avoir l'air de constater et sembler justifier. Déjà se piéger.

35. Chercher à pénétrer comment s'être laissé aller à présupposer et à échapper à particulariser. Mais ne pas chercher pourtant sans déterminer ni particulariser, c'est-à-dire sans accepter de rétrécir.





37. Comment interroger sans poser (supposer) et sans faire être, et donc sans s'empêcher d'interroger ? Faire semblant de chercher sans préjuger, sans se passionner. En oubliant avoir déjà trouvé, déjà posé. Admettre de construire, de bâtir et de penser, parfois en dépit de ne pas le vouloir.



38. Questionner pour ébranler et douter, et s'étonner de n'arriver qu'à fonder. En questionnant, sembler poser, définir et supposer. Et en même temps, se justifier de questionner. Parler de, et aussitôt réifier. Comme pour se permettre de pouvoir commencer à discourir.



40. Être sans le savoir ni savoir comment faire pour être. Penser pour trouver comment. Et manquer en interrogeant. Peiner à ne pas se faire être.

Comment faire autrement que de réaliser ? Comment éviter de concevoir et de faire être ? Comment être sans se faire être ? Ne devoir que (ne pouvoir que) postuler.

39. Peiner à être sans s'objectiver. Car en se cherchant ou en s'observant, s'objectiver. Se dire pouvoir toujours réussir à résoudre et à s'arranger. Pour se consoler. Ou se désespérer.

Ouessant, mai - décembre 2003

Infiniter

1.

Maintenant que l'infiniter est devenu une langue naturelle, nous pouvons nous en servir comme d'un compas ou d'une plume, précise et légère. Nous n'avons jamais assez de langues pour nous échapper et trouver les exils qui nous sont nécessaires. Le recours à l'infiniter rejoint au fond une vieille préoccupation d'écrivains : travailler dans une langue nouvelle, ou même écrire dans une langue étrangère, pour faire apparaître des possibilités d'expression qui restent insoupçonnées tant qu'elles sont enfouies sous le fatras des contraintes et des déterminations auxquelles le langage ordinaire est tenu d'obéir. La langue infinitive procède un peu de cet espoir, non de retour à des fonctions premières du langage, mais d'évasion et de dépassement. Il ne s'agit pas de retoucher l'habillage de la pensée en effaçant ceci ou cela, mais véritablement de la former dans une langue nouvelle. Mettre en verbe, c'est mettre en mouvement tout ce qui paraît défini. C'est profiter de l'indétermination de l'infiniter pour libérer des possibilités de pensée, et rendre à chacun cette liberté.





2.
Au début, il pouvait paraître paradoxal de proposer l'infinitif comme langue de philosophie, tellement la philosophie, et pas seulement la métaphysique, s'est depuis toujours attachée à des noms tels que l'être, l'essence, la vérité, la liberté, et s'est spécialisée en parties caractérisées par les objets étudiés. L'élaboration de la langue infinitive avait une dimension critique vis-à-vis de l'habitude de créer des concepts à la demande et de faire jouer le rôle primordial à la nature des choses, comme si cela pouvait rendre celles-ci plus claires et soulager durablement nos inquiétudes. Mais au-delà de la philosophie, la critique s'adresse à nos manières ordinaires de nous questionner. Il s'agit notamment de se libérer des noms auxquels nous nous confions sans arrière-pensée, mais qui finissent par nous égarer, chargés qu'ils sont, malgré eux, de représenter des idées arrêtées. On croit avoir tout dit quand on a dit le nom, et on oublie de chérir et d'aimer.



3.
Par le formidable effet d'abstraction que constitue le passage à l'infinitif, on pouvait dépasser les trop riches déterminations qui entravent nos méditations et limitent nos engagements. Les questions que nous nous posons sont souvent les mêmes dans des situations qui paraissent très différentes.

Cela incitait à les exprimer d'une façon qui ne tienne pas compte de ces contingences (mais qui puisse être appliquée à volonté à telle ou telle situation). Tout devenait plus ouvert. Peut-être qu'à ce moment-là, les méditations que nous menons dans des registres distincts et avec des préoccupations diverses se rejoignent et ne se séparent plus. Que choisir ? Comment vivre et aimer ?... Peut-être atteignons-nous alors un mode de penser suffisamment général, où les verbes « penser », « aimer », ne se fractionnent plus selon leurs attributs et leurs objets.



4.
Peut-être aussi qu'en passant par l'absence, en laissant la place vacante, nous pouvons arriver à ce que l'Autre et moi ne nous différencions plus par une question de place. Quand nous disons « je », ce n'était d'ailleurs pas toujours pour nous individualiser. Ni pour signifier qui parle. Le pronom pouvait aussi servir à s'absenter, que ce soit pour s'oublier ou se donner. Seulement, l'infinitif le fait de façon plus radicale.



5.
Et puis, il y a ce que les verbes peuvent seuls dire et faire, ou taire et ne pas faire.

Belle-île, novembre 2005



Verberies

Estropiade de conceptures,
Imposture d'êtreries,
Boiterie d'hypostases,
Borgnerie de théories.

Ça n'allait pas avec la langue, il a fallu la trafiquer. Tout était trop à distance, trop loin mais aussi trop fermé et trop déterminé, les horizons déjà contraints, les possibilités d'avance épuisées ! Ça clopinait bas avec tout cet appareillage de béquilles et de prothèses prétendument nécessaires sous prétexte d'avoir toujours été là, opiniâtres à nous entraver. La langue n'est pas tout, mais si ça cloche avec la langue, comment cela pourrait-il aller ailleurs ? De l'air ! Aérer ! Et goinfrerie de verberies ! Et soûlerie de penseries ! Et griserie de traceries !



Ouessant, août 2003

© Emmanuel Fournier, 2007
sauf Penser davantage © Éditions de l'Éclat, 2007

Notes

Audierne, décembre 2006

Infinis terrae est composé de textes et de dessins liés par des préoccupations, rétives, communes :

Huître en pongeant est une tentative de transcription infinitive de *L'Huître* de Francis Ponge, tiré du *Parti pris des choses*. Il s'agissait de mettre à l'épreuve l'attitude insubstantive, en la confrontant à un texte qui procède d'une attitude apparemment opposée à la sienne. Comme pour défendre un parti pris des verbes. Des transcriptions de textes d'Aristote et de Heidegger, relevant de la même curiosité, ont été publiées dans *L'Infinitif des pensées*.

Insaisir est une sorte d'appendice. Il a été écrit pour la parution du livre *36 Morceaux*, transcriptions pour trois instruments, dix ans après la première exposition des dessins qui le constituent.

Penser davantage est un extrait de l'ultime version de *Croire devoir penser*, faisant suite aux deux précédentes versions, publiées la première par l'auteur à cinquante exemplaires en 1992, la deuxième par les Éditions de l'Éclat en 1996. Cette nouvelle version constitue le Livre I de *La Comédie des verbes*.

Infinitiser a été écrit pour la présentation publique du livret de l'album *Manquer d'aimer*.

Verberies est venu en marge de *Croire devoir penser*, en marchant au bord de la mer.

Dessins d'identité prolonge le travail de saisie avec les instruments du dessin. Commencé à Venise en février 1992, l'ensemble s'est complété au mois de juin suivant, dans une période d'incertitude et d'indétermination avancées.